



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Ce devait être un assaut d'élégance que le bal qui a eu lieu à l'ambassade ; aussi les salons offraient-ils ce soir-là un coup-d'œil de femmes et de parures tel que l'observation ne pouvait saisir les détails, tant l'ensemble était éblouissant et varié. A travers cette mêlée de bijoux et de plumes, de turbans ornés de pierreries, de blondes surmontées de fleurs, nous avons remarqué quelques toilettes charmantes. Dans ce nombre était M^{me} L., qui portait une robe en dentelle de soie ouverte sur le devant, avec un dessous de satin rose. Les draperies du corsage étaient retenues au milieu par un nœud de perle. Des nœuds de perles étaient placés sur ses épaules et retenaient les plis de la draperie. La ceinture était en satin rose, fermée sur le devant par un

ornement de perles. Sur la tête un turban de gaze rose entremêlé de rangées de perles. Cette toilette était douce à l'œil, et cependant d'une élégance parfaite.

— Une robe en velours marron, à corsage tendu et manches collantes descendant jusqu'au-dessus du coude, où elle se termine par un double sabot en point d'Alençon, était la toilette la plus originale. L'œil a peine à se faire à ces manches plates, si en opposition avec nos habitudes de vingt ans, car certes il y a bien vingt ans qu'on porte des manches bouffantes. Pour en revenir à la toilette dont nous parlions, une mantille en point d'Alençon entourait le haut du corsage, mais c'était une mantille plate taillée en biais, et ayant des dessins faits exprès, dans le genre de la mantille que nous avons offerte dans notre numéro du 10 février. Le corsage était en pointe, le jupon d'une énorme ampleur. La coiffure, tout

en cheveux, était très-basse par derrière, et dans les deux touffes de cheveux légèrement crépés de chaque côté du front, étaient des fleurs en diamans. Les gants très-courts, et un éventail pompadour.

— Une demi-redingote en crêpe rose, doublée de satin rose et fermée sur le côté par cinq nœuds de satin rose. Manches longues sans être doublées. Corsage à revers décolletant la poitrine et laissant voir les superbes dessins d'une guimpe en point d'Angleterre, terminée autour du cou par une petite garniture en point, froncée et soutenue par un ruban de satin rose. Une chaîne émail et perles passait deux fois sur la poitrine, et soutenait un petit flacon. Pour bracelet une chaîne semblable faisait trois ou quatre fois le tour du poignet, en flottant sur la manche et le gant. Pour coiffure, un délicieux petit turban en blonde, orné de quelques branches roses, et portant le cachet inimitable de la maison d'Herbault, complétait ce négligé tout-à-fait de bon goût.

— En général on voyait à ce bal beaucoup de robes en satin broché en couleurs, décolletées et portées avec des turbans de gaze, de cachemire, de blonde. Les petits hounets, placés très en arrière de la tête, n'ont quelquefois l'air que d'un petit chaperon de fleurs. Les coiffures en cheveux sont tellement variées qu'il n'y avait point de *mode* à reconnaître.

— La plupart des femmes avaient, en entrant dans le bal, des *polonaises* dont nous avons si souvent parlé, les unes en satin rose garni de cygne, d'autres en satin blanc doublé de taffetas rose et garni de marabouts. Entre le cygne et le marabout se trouve, en *terme moyen d'élégance*, le cygne de Hollande, qui sert à garnir beaucoup de ces pélerines ou polonaises, qui sont vraiment très-jolies et siéent parfaitement. Nous en avons vu en satin blanc entièrement doublées de cygne; elles ont la forme de pélerines rondes ou à longs bouts tombant très-bas sur les épaules.

— Les éventails antiques étaient nombreux.

— Répondant aux désirs que nous exprimant d'une manière toute gracieuse un grand nombre de nos abonnées, nous donnerons dans notre prochain numéro un aperçu de corbeille de mariage convenable à la majorité, et détaillée d'après les enseignemens précis donnés par les maisons qui se chargent de ces fournitures. En attendant, pour effleurer l'article principal, nous dirons aujourd'hui que le cachemire noir doit être carré, et le cachemire long blanc, mais tellement couvert de galeries que la couleur primitive n'est plus qu'une convention.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

COSTUME DE BAL.

La robe que nous offrons aujourd'hui est une toilette remarquable surtout par la légèreté de la broderie en soie sur tulle, et dont la gravure ne rend qu'imparfaitement l'effet. Ces dessins en soie d'un bleu tendre, charmant aux lumières, ressortaient d'autant plus que le dessous était en satin blanc. Le corsage à draperies, descendant en pointe vers le milieu de la taille, s'évasait d'une manière très-favorable à la tournure. Les manches à double sabot, un peu moins grandes que de coutume, étaient ornées d'un nœud de ruban bleu, placé au défaut de l'épaule; une large ceinture de ruban semblable était nouée sur le devant, des bouts flottans jusque sur le bas du jupon. Autour des gants un petite ruche en ruban bleu; cette garniture de rubans, bien que simple en apparence, était charmante par sa nuance parfaitement en harmonie avec les broderies de la robe et formait un ensemble de bon goût qui distingue la maison de M. Popelin-Ducarre * où cette toilette a été exécutée.

La coiffure en plumes blanches et turquoise y était aussi parfaitement appropriée.

COIFFURE DE M. GORNIOT.

Il faut relever les cheveux, faire les nattes, les disposer en coques; placer le bouquet de diamant à droite au milieu des nœuds, deux plumes jetées du côté gauche, et un peigne, formant diadème, entourant le pied de la coiffure.

Pour le devant, des bandeaux plats très-bas sur les joues, plus des berthes et une rivière en diamans passant en dessus des berthes.

* Rue Neuve-Vivienne, N° 43.

Les Bernouss.

Racontons en grand mystère à toutes les femmes de Paris, bien entendu à celles qui aiment les joies du monde, les fêtes et les illusions de la vie, racontons-leur tout bas que, dans un coin de la grande cité, se trouve un trésor de coquetterie, d'originalité, d'étrangeté, de bon goût, une bonne fortune enfin qui nous a fait connaître l'existence de quatre *bernouss*, mais rien que quatre, entendez-vous bien ! ainsi, dépêchez-vous.

Et ce que c'est que des *bernouss*, nous allons vous le définir, à vous délicates Françaises qui ne vous êtes point hasardées à parcourir la Turquie ou l'Afrique, et qui n'avez aperçu ni les tribus sauvages des Arabes, ni les rives brûlantes d'Alger la conquise. Mais que si vous avez un frère ou un ami qui ait tenté cette curieuse excursion, il saura vous dire tout ce qu'une *bernouss* peut exciter de curiosité, d'entraînement, de dépit ; car à moins d'avoir la goutte aux jambes ou de la philosophie par-dessus la tête, un Français n'a pu voir passer devant lui certaines *bernouss* sans les suivre avec quelques riantes pensées.

C'est que la *bernouss*, voyez-vous, est cette espèce de large draperie en cachemire dont s'enveloppent de la tête aux pieds les jolies femmes d'Alger condamnées à dissimuler leur taille, leur démarche et leurs traits, lorsqu'elles veulent un instant dépasser le seuil conjugal. Pour complaire aux lois tyranniques de leur contrée, elles ont inventé ce manteau qui, tourné avec art, recèle encore, sous ses plis tortueux, un instinct de coquetterie dont sauraient surtout profiter nos femmes de Paris : aussi croyons-nous leur faire plaisir, dans un moment où les travestissements sont à l'ordre du jour, de leur annoncer que quatre de ces costumes étrangers viennent d'arriver dans toute leur *nationalité* et offrent une exactitude de forme, de tissus et d'ornement qui en

ferait un déguisement à la fois piquant et commode : piquant, en ce que la coupe est telle que, si le visage se découvre, il se trouve entouré et surmonté de houpes de soie blanche qui retombent de côté comme des plumes et vont réellement très-bien à la physionomie ; commode, en ce que cet immense manteau de cachemire peut se jeter sur telle toilette que l'on ait, sans exiger aucun préparatif, et que, si l'on veut y ajouter un surcroît d'élégance, on peut le draper de manière à découvrir le bas de la robe de dessous. Tout cela fait de la *bernouss* un véritable élément de carnaval ; mais, nous le répétons, il ne s'en trouve que quatre à Paris et c'est chez M^{me} Clémanson, si connue comme excellente faiseuse de corsets, qu'elles ont été déposées (rue du Port-Mahon, n° 8).

LES BALS.

La dansomanie, le goût des fêtes, l'exaltation pour les plaisirs n'ont pas seulement envahi tous les quartiers de Paris d'une manière surprenante, la contagion s'en est portée jusqu'aux plus calmes contrées, et on nous apprend qu'à Edimbourg les lords ont donné un bal magnifique à toutes les jeunes et nobles Écossaises, qui n'étaient pas moins attrayantes sous le costume parisien que sous le plaid national.

A Lisbonne, le mariage de dona Maria a été le signal de brillantes réunions, et en attendant la pacification de l'Espagne, on danse à Madrid sous les auspices d'une reine gracieuse et protectrice de tous les plaisirs de ce monde. A Naples, nous apprenons que le théâtre Saint-Charles même est souvent déserté pour de gaies nuits dansantes. En Belgique, il n'est bruit que de la fête qui eut lieu à la cour et dont nous transmettons les détails qui prouvent combien la jeune reine des Belges a su communiquer à sa contrée d'adoption

les mœurs et les plaisirs de son p. natal.

Depuis plus de trois semaines on était occupé à disposer au palais les appartemens pour le bal qui a eu lieu à la cour.

On avait retiré tous les tableaux de la galerie où ils sont ordinairement placés pour les mettre dans les appartemens.

Afin que LL. MM. pussent mieux jouir du coup-d'œil de cette brillante soirée, elles se sont placées sur un gradin élevé à cet effet dans la salle principale du bal.

Le nombre des invités était si grand (on l'évalue à plus de 1,000 personnes) qu'on a dû disposer une des salles de réception pour une seconde salle de bal. Chacune de ces salles avait son orchestre, l'un dirigé par M. Sacré, et l'autre par M. Bender, chef de la musique des guides.

Tous les appartemens du palais, excepté ceux particuliers à LL. MM., étaient éclairés par plusieurs milliers de bougies.

Toutes les dames étaient en général resplendissantes de diamans. On évalue à 5 millions ceux de S. M. la reine ; à 1 million 600,000 francs ceux dont était parée lady Westmoreland ; la pélerine de son costume était garnie de quatre rangs de diamans ; à 80,000 ceux de M^{me} Engler ; M^{me} Rittweger, qui avait adopté un costume du tems de Marie-Thérèse, portait une châtelaine en or ornée de brillans et de pierres précieuses ; quant aux diamans dont brillait le costume adopté par M^{me} la duchesse d'Aremberg, on saura que la couronne ducale dont sa tête était ornée est seule d'une valeur de plus de 50,000 fr. Son costume avait été exécuté d'après un tableau presque effacé par le tems : elle avait une coiffure en cheveux fortement crépée sur le devant de la tête et surmontée de la couronne ducale entièrement en brillans. Le devant du corsage de sa robe, dont l'étoffe était d'une espèce de gaze argent et bleu de ciel, était orné de toute espèce de figures en pierreries ; des gerbes de diamans étant attachées sur le devant

du jupon, et son manteau d'étoffe d'or, bordé d'hermine, était rattaché par de superbes ornemens en pierres précieuses.

On a remarqué parmi les costumes ceux de quatre dames du siècle de Louis XV, en pompadours, à perruques antiques, ornées de roses et de plumes, qui ont excité un murmure d'admiration. C'étaient M^{mes} N., F. et P.

M^{me} W., en odalisque, avait un costume fort soigné et fort coquet qui lui allait fort bien.

M^{me} D., en Napolitaine, et couverte de pierreries, était mise fort avantageusement ; son habillement faisait valoir une tournure gracieuse et les plus beaux yeux. La foule se précipitait aussi pour admirer M^{me} L. en Médée, costume qui s'adaptait parfaitement à sa belle taille et à sa figure énergique. Une charmante duchesse de Lavallière, copiée avec une exactitude rigoureuse, a reçu mille félicitations. Une belle Laure, sous les traits de M^{lle} D..., offrait la copie d'une charmante gravure que vient de publier M. Lacroix. On a remarqué encore deux charmantes Moscovites, une Grecque moderne avec le petit bonnet brodé, etc. Il serait trop long de détailler toutes les faces de ce tableau mouvant ; il y avait assaut de diamans, de parures et de pierreries. Au milieu de ces brillans météores, les Ecossaises et les bergères étaient pâles et ne produisaient aucun effet.

Peu d'hommes avaient adopté des costumes. Nous avons remarqué un Arabe du désert dont le costume venait en droite ligne de l'Arabie, et qui était parfait ; quelques chevaliers flamands, un François 1^{er} ; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

La reine a complimenté la jeune baronne d'Hoogworst et lady Paget sur leur mise gracieuse et de bon goût. Le roi a causé avec beaucoup de monde ; il a annoncé qu'il y aurait un second bal costumé pour le carnaval.

Bruxelles s'en réjouira ; car on évalue

à un demi-million la dépense qui a été faite à cette occasion. Les achats de la reine dépassent, dit-on, 100,000 fr.

Enfin, pour revenir chez nous en terminant cette énumération de plaisirs européens, parlons de la fête de nuit, donnée mardi dernier à l'Opéra-Comique, qui n'a rien laissé à désirer. L'orchestre des soixante-dix musiciens, conduit par M. Musard et placé sur le pont suspendu, les chanteurs allemands, les solos de cor à piston de M. Dufresne, composaient la partie musicale à laquelle rien ne manquait.

L'homme à la poupée, les parades du singe *Jean-Bonhomme*, le galop des animaux apprivoisés et les tableaux en nature formaient la partie magique et curieuse de la fête.

Le tirage d'une nombreuse loterie de petits objets de chez Susse, et terminée par six grands lots, pouvait compter comme la partie intéressée de cette fête. Et enfin, pour la galanterie, des bouquets de fleurs distribués aux dames terminent toutes les conditions de ces fêtes charmantes.

Un autre genre de luxe a distingué le bal donné cette semaine, au bénéfice des pauvres, par la cinquième légion.

Puis, plusieurs bals qui ont réuni, dans certains hôtels du Faubourg-St-Germain, des plaisirs qui en semblaient exclus depuis long-tems, et, pour conclusion, les préparatifs qui se font pour le second bal de la liste civile qui se distinguera du premier en ce qu'il sera *costumé* et qu'une nouvelle perfection de décoration ajoutera encore à l'élégance de la jolie salle Laffite où cette fête aura encore lieu. En attendant, les bals donnés le samedi à l'hôtel Laffite offrent un coup-d'œil charmant; la recherche des costumes, l'éclat des lumières, l'harmonie de la musique et surtout la fraîcheur des ornemens et des peintures de cette salle splendide en font comme un lieu de féeries. Tous les salons adjacens sont remplis par les danseurs

qui ne peuvent trouver place dans la grande enceinte.

— L'opéra en est à son sixième bal, et tous rivalisent de luxe, de faste et de gaieté. Toutes les sociétés y arrivent de tous les quartiers de Paris. Cette salle immense, ce foyer encombré, ces loges presque toujours remplies, offrent une réunion de toutes nos célébrités de salon comme de nos célébrités de tous genres. Les loteries se renouvellent à tous les bals, le tirage a lieu à une heure, et jusqu'aux billets de Tombola, tout attire la foule au bal de l'Opéra.

Il est si bon !

Une femme aimable, spirituelle, sémitante et vive à faire croire à la métempsy-cose et à une âme passée, pour arriver à elle, dans un corps de papillon, avait pris pour mari un homme ennuyeux, lourd, épais, dont l'âme n'était venue à lui qu'en rampant d'un buzon à une écrevisse et d'une écrevisse à une tortue.

« Comment, ma chère, avez-vous pu épouser cet homme? » lui demandait-on un jour.

« La question peut se faire, je le sais; mon mari n'est pas amusant, mais il est si bon! et la bonté est une séduction moins prompte que la beauté ou que l'éclat de l'esprit, mais plus pénétrante et plus sûre dans sa lenteur que toute autre. Il est de ces figures qui ne plaisent point d'abord; mais si on les voit chaque jour, on finit par s'y habituer, par les trouver bien, par les aimer: c'est la bonté qui entre par degrés et pour long-tems dans le cœur. Écoutez comment j'épousai mon mari :

» J'étais bien jeune quand il fut présenté pour la première fois dans la maison de mes parens. Nul ne le remarquait dans nos réunions, ou si quelques-unes de mes amies de jeunesse le regardaient, ce n'é-

taît que pour rire de lui, car il était gauche et maladroit par excellence, et, je l'avoue, je me joignais quelquefois à elles. J'étais cependant retenue quelquefois par un avertissement qui m'était donné à basse voix. « Il est si bon ! » me disait ma mère. Et puis je me rappelais que dans les bals il était toujours à la disposition de la maîtresse de la maison pour faire danser les abandonnées, les laides et les vieilles : d'autres riaient de ce dévouement ; moi, je le trouvais bien, et je répétais : « Il est si bon ! »

» Puis un matin ma mère m'appela dans son boudoir, et me dit que celui qui est aujourd'hui mon mari paraissait vouloir demander ma main. Cette allocution ne m'étonna point ; car bien que celui qui pense à nous autres femmes et nous désire ne dise rien, nous le devinons toujours. J'avoue que cependant je fus frappée au cœur de deux coups opposés ; car si je venais à me rappeler quelques heures d'ennui, quelques ridicules mouvemens de sa part, j'étais sur le point de dire non, je rougissais pour lui, — preuve d'intérêt ; — et si alors me survenait le souvenir de ses actions bienveillantes ou bonnes, j'étais émue, je reculais devant l'idée de l'affliger, de faire qu'il ne me revît plus, et je répondis enfin : « Il est si bon ! »

» Il continua donc de venir, encouragé par mes parens et par ma conduite à son égard : aussi les autres prétendans s'éloignèrent, et je ne les regrettai pas. Savez-vous bien qu'à force de dire ce mot : *Il est si bon !* il me sembla enfin que je disais : « Il est si beau ! » La beauté morale se réalisait, et prenait un corps à mes yeux : je l'aimai, et je l'acceptai pour époux.

» Le jour où nous descendions de voiture pour aller à la mairie, j'entendis dans la foule des curieux une voix qui disait : « Pour une si jolie femme... (pardon du souvenir flatteur) comme il est laid ! — » « Il est si bon ! » me dis-je en signant le contrat.

» Depuis ce tems, j'ai toujours été si-

non amusée, du moins heureuse avec lui. Quand nous passons en tête à tête de silencieuses et monotones soirées au coin du feu, lui me lisant sourdement et lourdement quelqu'ennuyeux livre, moi bâillant à la dérobee, je me dis : « Il m'aime tant et il est si bon ! »

« Il est si bon ! » dis-je encore, quand la foule d'adulateurs m'entoure au bal, au piano, dans les cercles où je brille. On me dit alors que c'est un prodige que mon union avec cet homme si ennuyeux, si ridicule, si laid ! Je réponds : « Je l'aime, » il est si bon ! »

N'y a-t-il pas, dites-moi, quelque chose de touchant dans cet amour de la beauté pour la bonté ? Il est donc vrai que certaines femmes aiment ainsi par bienveillance, par une tendre compassion. Heures qu'elles sont, leur affection, fondée sur la bonté qui ne vieillit point et ne connaît pas les rides, durera jusqu'à la dernière heure. C'est là un amour véritable et profond, résigné aux heures d'ennui, dévoué aux jours moroses, parce qu'il sait que sous ces lentes heures et ce tems qui rampe palpitent des momens du cœur et des effusions de l'ame. Soyez sûr qu'elle est bonne et tendre celle qui dit de son mari : « Je l'aime, il est si bon ! »

ERNEST FOUINET.

A M^{me} Tastu.

Le recueil de poésies que M^{me} Tastu vient de publier a inspiré à M. de Lamar-tine les vers suivans :

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore iustrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom !

Maintenant quand j'entends encore
Ses sours tintemens sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi ? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin ;
La même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin !

Ah ! c'est que depuis le baptême,
La cloche au triste tintement
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement !

C'est qu'au lieu des jeunes prières
Ou du *Te Deum* triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant !

Ainsi quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais hélas ! du divin volume
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers !

C'est toujours le même génie,
La même ame, instrument humain ;
Mais avec la même harmonie,
Comme tout pleure sous ta main !

Ah ! pauvre mère ! Ah ! pauvre femme !
On ne trompe pas le malheur ;
Les vers sont le timbre de l'ame ;
La voix se brise avec le cœur.

Toujours au sort le chant s'accorde.
Tu veux sourire en vain ; je voi
Une larme sur chaque corde
Et des frissons sur chaque doigt.

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu.
Pour sécher les pleurs du génie,
Que peut la lyre ? Il faut un Dieu.

A. DE LAMARTINE.

LA JEUNE FILLE DE L'ISÈRE.

Tout le département de l'Isère est maintenant occupé du phénomène récent offert dans une jeune fille de treize ans, atteinte d'une catalepsie d'un genre tout-à-fait extraordinaire. Cette jeune personne, d'une famille de cultivateurs établie à Virieu, était somnambule à l'âge de huit ans ; à cette époque, elle avait jour et

nuit les yeux fermés, et même quelques fois bandés ; elle se rendait ainsi chez ses voisines, en parcourait les demeures et y découvrait les lieux les plus secrets, les objets les mieux cachés.

L'année dernière elle tomba malade, fut forcée de s'aliter, et ce fut alors que se révéla le merveilleux de son organisation ; elle eut des crises terribles pendant lesquelles on s'est convaincu qu'elle n'entendait que les personnes qui l'interrogaient en dirigeant la voix vers le bout de ses doigts. Elle avait aussi alors les yeux fermés, et quand la crise était passée, elle tombait dans un état d'insensibilité aussi complet que la mort.

Dans cet état de crise, un étranger, quel qu'il fût, aurait obtenu de cette jeune fille des réponses claires, précises, exactes sur toutes les questions qu'il aurait pu lui adresser. Si l'on voulait savoir des nouvelles d'un ami ou d'un parent absent, elle répondait positivement. Dans ces momens de crises on lui présente des lettres manuscrites dont elle fait lecture en suivant les lignes du bout des doigts.

On lui a parlé latin et elle a prié de traduire ce qu'on lui disait, et lorsqu'on la trompait, elle s'en apercevait immédiatement et faisait recommencer. Les réponses de cet enfant ont quelque chose de si extraordinaire que toutes les autorités du département vinrent la voir et l'interroger. M. Pagès, sous-préfet de la Tour-du-Pin, lui fait de nombreuses visites, et doit envoyer aux médecins de Paris un rapport de cette situation extraordinaire.

Depuis un mois la jeune fille a perdu l'usage de ses jambes, et ne peut plus quitter son lit.

LES JUMEAUX DE LA CAROLINE DU NORD.

Je ne connais rien de plus attendrissant que l'histoire de ces deux jumeaux qui furent pris dernièrement dans un filet à crevettes à l'embouchure de la Cope-

Fear dans la Caroline du Nord. Figurez-vous que ces deux jumeaux étaient deux jolis poissons unis ensemble, ni plus ni moins comme les frères Siamois dont on a tant parlé. Une simple raie les attachait l'un à l'autre sur la poitrine, et c'est ainsi que ces pauvres inséparables étaient condamnés à vivre et mourir l'un par l'autre. Il est présumable que lorsque ces animaux naquirent ils étaient de même force et de même grandeur; mais la nature, plus favorable à l'un qu'à l'autre, fit grossir le premier bien plus que le second, et alors s'ensuivit, entre ces deux êtres, un abus de pouvoir, un excès d'égoïsme digne de notre monde terrestre, car le plus grand ayant naturellement la tête placée au-dessus de l'autre, s'emparait de toutes les nourritures qui se présentaient à eux, s'engraissait et se fortifiait inhumainement à la face de son frère qui, obligé d'attendre que le hasard le servît ou que son frère fût rassasié, dépérissait et s'éteignait à ses côtés, plus à plaindre cent fois que l'infortuné Tantale.

C'est ainsi que l'*American Journal* nous rend compte de ce phénomène tout récemment découvert. Nous supprimons la description de ce poisson double appelé *chat*.

Théâtres.

Robin des Bois fait obtenir chaque soir un nouveau succès à l'Opéra-Comique. Le fameux chœur des chasseurs ne manque jamais les honneurs du *bis*, et M^{me} Casimir mériterait le même sort pour le morceau qu'elle chante si admirablement, si on ne craignait de trop la fatiguer.

— THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Chatterton*, drame de M. Alfred de Vigny, a obtenu un assez grand succès. Nous nous dispenserons d'en faire l'analyse, ayant donné, il y a quelque temps, un extrait de la biographie de Chatterton, en annonçant la prochaine représentation de *cette vie*, aussi bizarre qu'effrayante.

— THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Le Clair de la Lune* ou *les Amours de nuit*, vaudeville en trois actes de MM. Desvergers, Varin et Lubis, vient d'être joué avec succès au théâtre du boulevard Montmartre. M. Dumoulin a débuté dans cette pièce et a reçu un fort bon accueil.

— THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — Lundi 15, a eu lieu la première représentation de *la Nonne sanglante*. Nous parlerons de cette pièce dans notre prochain numéro.

— Une innovation signale le bal du théâtre de l'Ambigu-Comique: chaque personne, en entrant, reçoit un numéro de la loterie tirée à trois heures du matin. Les porteurs des cinq premiers numéros sortants ont droit à une entrée personnelle pendant un an au théâtre de l'Ambigu-Comique.

— Une de nos plus jolies artistes, M^{me} Raimbaux, dont la voix mélodieuse a obtenu tant de bravos en Angleterre et en Italie, et que chacun demandait à entendre au Théâtre-Italien, vient d'être engagée par cette administration, dont elle doit être un élément de succès et de nouveaux plaisirs à offrir au public.

A ce Numéro est jointe la planche 1135.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

N^o 236



Fevrier 1835.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Coffure inventée par M^{re} Gerniet rue de la forme des Mathurins, 9.

Croix d'un Reigne en Pierres de M^{re} Bourguignon, passage de l'Opéra.

et de Plumes de M^{re} Carter, Boulevard de l'Opéra, 2.

Robe en tulle brodée M^{me} Popelin Ducarre rue Neuve - Saïenne, 43.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34, Rathbone Place, London.



15 Février 1835.

Modes de Paris.

N.º 135



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.¹ près le passage de l'Opéra.
 Coiffure exécutée par M. Meurville passage des Panoramas galerie des Variétés. 5.
 Chapeau en satin M^{me} Ode rue de la Saie. 26.
 Bonnet en blonde M^{me} Rousselot rue de la Saie. 28.
 Fichu en blonde M^{me} Payan rue Vivienne. 13.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place, London